

X. - Au Chanoine J...A... ^{l'laer}

Bruxelles, le 3 septembre 1943.

Cher et vénéré Monsieur le Chanoine,

Vous m'avez demandé, ce matin, de vous envoyer en une brève note, la synthèse de ma position, après deux années de "retour", à l'égard de l'Eglise catholique. Il est évident qu'il s'agit de doctrine seulement; car, outre le caractère discret et même secret de tout ce qui touche au mystère du coeur à coeur, j'ai peu de temps devant moi. Chaque soir, rentré d'une besogne harassante, j'ai les nerfs tellement épuisés que, dès 7 heures je m'écroule, assomé de sommeil. Je me bornerai donc ici aux grandes lignes doctrinales en hâte, profitant d'un moment de répit dans mon labeur au bureau.

Il y a tout d'abord ce qui est inexprimable. J'ai naguère, "fait le saut", pris mes responsabilités, accepté, à la lueur (alors faible) de ce que j'entrevois, les sacrifices postulés par la "conversion". Depuis, deux années ont passé et les doutes qu'imanquablement ma condition d'homme provoqua - toujours hypothéquée par l'usure, cette rouille, ce tribut à l'originel néant - ces doutes n'ont certes pas manqué. Ils ont été toutefois, de l'ordre vital, et non intellectuel; j'entends qu'on peut faire dire à ses idées tout ce qu'on veut - "mes idées sont mes catins", disait Diderot - et que la dialectique est ce qu'il y a de plus mercenaire au monde. Dès ~~X~~ lors, les doutes qu'inspire tel ou tel ~~raisonnement~~ raisonnement, n'ont guère d'empire sur moi : je sais trop bien qu'il me serait possible de "prouver" immédiatement le contraire : non in dialecticis.....

Pour l'Histoire, plus en pratique l'autopsie, plus elle révèle ses innombrables " tiroirs "; elle aussi " dit " tout ce qu'on veut. Ces témoins sont, constitutionnellement, des menteurs. Alors, l'Histoire du Christianisme? - Comme Histoire, " pauvre petite science conjecturale ", je n'y accorde pas plus d'attention, qu'à tout autre prétexte à préjugé (au sens étymologique du terme). Autre chose est, évidemment, la mémoire qu'a de soi, la sainte Eglise, laquelle VIT et se pense en vivant, se formule en agissant, se souvient parce qu'elle est, sous les apparences humaines, immuable comme Celui qu'elle incarne.

Les doutes qui font mal sont d'ordre gustatif, ressortissent au don de sagesse, qu'ils pervertissent; c'est l'expérience, de " l'univers sans Dieu " comme dit St Paul, la paralysante saveur du chaos et du désordre, le vertige du vide et du rien. Vaincre cela, fait triompher du reste: haec sunt al-

titudines Satanea.

Je n'ai donc pas de doutes historiques ou théologiques sur l'Eglise; ils provoqueraient eux-mêmes leurs contre-doutes : la dialectique se dévore elle-même et tout le relatif est candidat au suicide ! Mais j'en suis, Dieu aidant, à la période où mon être entier, jusqu'au tréfond, entre entièrement en contact de vie avec les mystères, ou, par contre, perd ce contact au point d'en ressentir l'absence comme une mort. Et alors, ce que, par exemple, l'Histoire des Conciles me fournit d'arguments pour au contraire la cause gallicane ou ultramontaine, - pour user des qualificatifs en usage - n'a plus pour moi d'importance : toutes ces "vues" nous laissent embourbés dans le relatif; on peut en discuter à perte de vue, indéfiniment. Ce que je sais de l'Eglise, c'est, depuis deux ans, ce que m'enseigne ma vie intérieure, avec ses rebondissements lointains et insoupçonnables, ses marées de montante et doucement triomphale assurance, ses joies inexplicables (parce qu'on sait qu'on sait), les approbations gonflant tout l'être à l'égard de mystères intellectuels moins saisis que jamais (et cette compréhension dégoûte: on veut voir, et non discuter, et voir n'est pas synonyme d'écarquiller les yeux, mais de se donner, d'adhérer, de se renoncer face-à-face, de trouver sa plénitude aux pieds de Celui qu'on sait présent sitôt que le coeur "brûle").

A mesure qu'on aime l'Eglise, qu'on refuse d'en faire un thème à discussions - même intérieures- cet amour devient son propre aliment, devient même une personne, se possède soi-même et possède ainsi ce qu'il aime, si bien qu'il le connaît ainsi. Sitôt qu'en le chrétien passe l'âme de l'Eglise; sitôt qu'il ne veut connaître, aimer et désirer que ce qu'elle veut connaître, aimer et désirer, et qu'au seuil de cet itinéraire il s'efface; dès lors plus aucun problème ne se pose, c'est le came de la paisible possession et fruition; il demeure en l'Eglise et elle demeure en lui; c'est qu'il reçoit l'Eglise avec le Christ et qu'en l'union au Christ il trouve aussi l'union avec l'Eglise, unie au Christ comme le corps à l'âme, "chair de sa chair, os de ses os". Et, comme Paul ne connaissait plus que le Christ, et crucifié, comme l'agneau ne voulut connaître rien autre que le Verbe fait chair, comment ce chrétien pourrait-il échapper à la connaissance intime et directe, obscure mais vitale, de l'Eglise? Et comment, dès qu'il cesse d'être un individu, un facteur du nombre, tel animal raisonnable, ne pouvant persister dans son être précaire qu'aux dépens d'autrui, dès qu'il est donc assumé par la divine Unité (car le Christ est venu de ce qui était divisé, ne faire qu'un, écrit St Paul aux Ephésiens), dès qu'il "crève le plafond" de la nature et renonce à soi-même pour devenir

mebre du Christ, comment pourrait-il ne pas éprouver le mystère de l'Eglise, puisqu'il n'est chrétien, cellule du Corpus Christi Mysticum, et d'ailleurs né à la vie divine, rené d'en-Haut, que par et dans l'Eglise, ~~par~~ puisqu'il n'a d'être surnaturel qu'à titre de Fils, d'élément, de géniture de l'Eglise? Sur le plan divin, au delà de la nature il y a Dieu et tout ce qu'Il fait participer à ~~son~~ son mystère. Et ce tout, qui régit le chaos et l'ordonne, précisément parce qu'il est le reflet de la suresentielle Unité, ce Tout, c'est l'Eglise ! Elle est donc, en vérité, "l'Ange de la Présence".

De cela, je ne puis donc rien "démontrer"; mes propos, qui rendent si mal les accords, la "musique" supraconceptuelle, l'harmonie intérieure que je tente en vain de communiquer, ces propos, on peut tout au plus leur prêter une oreille favorable, parce qu'on présente - fût-ce obscurément - qu'on possède en soi-même de quoi procéder à une expérience analogue. Je crois donc en l'Eglise, POURQUOI? Je n'en sais rien; ni la chair ni le sang n'ont pu me donner la conviction profonde, plus profonde que celle de ma propre vie, de ce mystère : l'Eglise, participation à la vie divine, moyen et lien unique de la céleste ~~participation~~ communion, vinculum caritatis. Cela m'a lentement, imperceptiblement ensemencé, "pendant que je dormais", comme dit l'Evangile; cela pousse "la nuit", côte à côte avec l'ivrai cela, cette vie de l'Eglise en moi, cette réalité de l'Eglise en moi, qu'il m'est impossible de constater, désormais sans rendre gloire à Dieu (parce que don, j'en suis indigne et Il peut me l'enlever à la minute), mais aussi sans comprendre, au delà des concepts et des systèmes, l'épanouissement de la doxa, du plérôme, de toute la glorieuse "teneur" de Dieu dans ce mystère étalé à la face du monde qu'est l'Eglise.

Dans la mesure où je demande à Dieu d'être guidé, aidé, fortifié, non pour moi-même, mais pour que s'accomplisse en tous les êtres Sa volonté, et que se réalise Son Royaume, c'est à dire l'unité par cette volonté, la cohésion, la "récapitulation" paulinienne, la restauration de la synthèse perdue en Eden et, sicut in speculo, à Babel - Eden réfracté dans un miroir brisé - donc la soumission de toutes choses, leur assumption dans le Fils, leur filialité commune dans l'unité, laquelle doit être assumée finalement dans le Père (I Cor., ch. 15), dans cette même mesure Dieu daigne en moi réaliser cette oeuvre, ce mystère des "nombreux formant un seul Corps", l'Eglise. Puisque l'ennemi de ce dessein c'est l'esprit d'insubordination et de séparation, la clé du Royaume ne peut être que l'humilité : "si vous ne devenez pas semblable à l'un de ces petits, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux".

le Royaume des Cieux".

Mais, si je ne puis vous dire le POURQUOI de ma foi filiale en l'Eglise, il m'est possible de vous en esquisser "après coup" le COMMENT, la teneur empirique.

Il est évident que mon horreur de tous les points de vue relatifs - pour avoir comme le petit de l'onagre, erré ma vie durant dans le désert de la "libre recherche", et m'être soulé de doctrines et de religiosité, d'"expériences religieuses" et d'"Eglises" - que dis-je, mon dégoût de tout ce qui n'est pas ultime, radical, fondamental, de tout ce qui ne touche pas à l'ETRE, me laisse froid, comme je l'ai déjà dit, devant les fastidieuses démonstrations apologétiques et les devinettes de l'Histoire.

Or, l'Eglise a solennellement formulé tout ce qu'il faut tenir de son mystère. Car mystère il y a : credo Unam, Sanctam... Elle a beau luire sur un lampadaire pour éclairer toute la maison des hommes, déployer ses parvis comme une cité sur la montagne, traverser l'Histoire en faisant le bien, faire briller devant le monde cette lumière qui doit illuminer tout homme : elle n'en est pas moins aussi mystérieuse que cette lumière dont elle est la lampe. Et ceci me rappelle qu'il est trois façons de conserver la foi-croyante :

1° S'en tenir avec Didyme, à ce qu'on palpe et touche, constater; arrêter son adhésion aux frontières de son contact empirique; c'est ce que font tant de Protestants modernes, les "libéraux" surtout, pour qui rien n'existe que le "naturel" (immanence exclusive); si bien que, de l'Eglise, l'on ne perçoit que les fidèles, la charpente physique (les arbres empêchent de voir la forêt : nominalisme).... je ne crois pas de la sorte....

2° A l'extrême inverse, faire fi de ce que révèle le contact matériel, adhérer comme par gageure à ce qui ne peut faire ici-bas l'objet d'aucune constatation (transcendance exclusive : réalisme outré); de sorte que, cette fois, c'est la forêt qui empêche de voir les arbres : docétisme ecclésiologique, qui nous rappelle Marcion et les thèses des Réformateurs sur l'Eglise invisible, et, de nos jours, Barth, Brunner, Gogarten et la "théologie dialectique"... je ne crois pas non plus de cette manière-là.....

3° Enfin il y a la foi comme la concevait St Paul : "Dieu a disposé par Son Verbe, toutes choses, de façon que les visibles nous manifestent les invisibles" (et le Seigneur : " A leurs fruits vous les jugerez"), thème repris avec une éloquence sans pareille par St Augustin, et que résume admirablement notre Préface de Noël. La foi, c'est ici une vue synthétique sur deux plans à la fois : un seul et même homme, le croyant, vivant à la fois en deux mondes , à l'image de Jésus-Christ.

Je ne rejeterai donc rien des évidences tangibles et visibles; je ne mépriserais rien, more gnosticâ, des manifestations charnelles; je ne m'élèverai pas à des objets de connaissance trop sublimes pour moi (Psaume 130) mais, précisément parce que je m'en tiendrai aux humbles existences qui font cadre à la mienne, je pourrai me sentir "comme un enfant sevré dans les bras de sa mère" et reposer en paix in Idipsum.... J'aurai donc le sens de l'Incarnation; je considérerai la chair, pour en elle trouver l'esprit, car j'adorerai en esprit, mais aussi en vérité, dans la réalité de ce qui est, et non dans l'illusion de ce qu'imagine l'orgueilleux rêve d'Adam; je verrai ce qui est matière, mais mon regard atteindra ce qui est divin. CROIRE c'est cela. On en croit quequ'un de présent, de vu, d'entendu, de palpé (Romains, 10:14-17); par lui, à travers lui en quelque sorte, on acquiert, par interférence, la certitude de ce qu'on ne voit pas. Le fidéisme saute d'un bond dans l'invisible en méprisant le visible : c'est tenter Dieu. Le naturalisme piétine sur place devant le physique, écran pour lui, et non symbole. Mais la foi chrétienne regarde l'homme Jésus et voit le Père; l'Eglise, et voit le Christ. Mon expérience me livre des hommes, et souvent quels hommes, moi-même y compris ! Ma foi ne m'en fait voir qu'un seul, et c'est l'Homme-Dieu.

C'est ainsi que je crois, et le Symbole de Nicée me dit encore où s'accroche ma croyance, bien entendu dans la mesure où la foi devient consciente, je ne dis pas délibérée, mais après coup réfléchie. Car, ou j'accepte, ou je refuse l'Eglise, et, jusqu'au seuil extrême de ce choix, de ce Hic Rhodus hic salta, rien, absolument aucun élément (d'"expérience religieuse" ou de raisonnement, voire d'Histoire) ne suffit, facteur humain et naturel, à justifier ce choix, à rendre compte de cet acte divin et surnaturel : on ne croit pas en l'Eglise comme au "pont-aux-ânes". On ne peut déblayer la route, "aplanir les sentiers du Seigneur" - car ce sont les Siens, et Lui seul vient y rendre la vue aux aveugles, y faire marcher les paralytiques, y ressusciter les morts - on peut donc désencombrer, lever les obstacles, écarter les préjugés et les malentendus; mais toutes les évidences de la petite sagesse humaine, si vertement remises à leur place au seuil de la Iè aux Corinthiens, ne sont à l'acte décisif de la foi que des tremplins pour trapézistes : hic Rhodus, hic salta ! Celui qui n'a jamais sué le sang pour ses convictions religieuses, qu'il tienne ferme à ses résidus de syllogismes ! Ce qui compte ici c'est la sueur de l'âme : viriliter age.....

Où donc s'accroche ma foi ? A quoi ? Mais, auparavant, je voudrais faire une remarque, en passant : le Credo latin se formule au singulier : JE crois; l'orthodoxe, au pluriel : pisteuomen, NOUS croyons. Tout le pathos du différend catholique-orthodoxe est là : d'une part l'Eglise parle; ~~XXXXXXXX~~

le Corps mystique, le Plenarius Christus parle, UNE personne. Et Sa parole contient implicitement la vôtre, la mienne, comme la lumière recèle toutes les couleurs du prisme. Ce n'est ni vous qui croyez, ~~et moi~~ ⁿⁱ moi; car ~~XXXXX~~ en tant que croyants ni vous ni moi, ni vous ni moi n'existons comme tels. Vous et moi sommes des entités sur le plan "naturel" de l'animalité raisonnable. Dès qu'il s'agit de foi, il y a vie surnaturelle, où ni vous ni moi n'avons essentiellement accès. Ce qui croit, ce qui a la foi, ce qui participe ainsi per speculum et in aenigmate, obscurément donc et inchoativement, au mode de connaissance propre à Dieu, c'est JE, l'Eglise, qui EST cette participation subsistante. Comme ma main n'a d'existence humaine - je ne dis pas d'existence matérielle, mais de sens, de portée, de valeur proprement humaine - que dans la mesure où elle fait partie de mon corps, où elle en est membre, ainsi vous et moi ne croyons que dans la mesure où nous anime l'esprit de l'Eglise. C'est elle, suivant l'Apôtre, qui a été baptisée, qui a reçu l'onction de l'Esprit, qui trouve son unité exprimée et confirmée dans la fraction du Pain, qui est enfin l'Epouse et le Corps du Christ glorifié. C'est d'elle que nous parvient l'influx vital, la rosée spirituelle; comme l'indique le P saume 132, la bénédiction de Yahweh descend d'abord sur un seul pic, et de là se répand sur les collines qui l'entourent; d'abord sur la tête ~~XXXXXXXX~~ d'Aaron, puis sur sa barbe et sur les franges de son vêtement.

Autre est la conception orthodoxe : NOUS croyons. On ne pose pas d'abord l'Eglise; elle n'est pas, comme au chapitre 8 des Proverbes, la première mais la dernière. Chacun de nous, un à un, sauvé et sanctifié par la Trinité bienheureuse, s'abandonne à l'efficace de l'Esprit-Saint, qui suscite la concorde, la ~~bonne/XXXXXXXX~~ bonne entente, la conciliation, l'accord nombreux et unanime : les membres, poussés par l'amour, décident de rester unis en corps ! Chacun d'entre nous, "qui sommes foule" (I Cor., ch. 10), ~~XXX~~ croit comme son voisin, si bien qu'en fin de compte : pisteuomen... NOUS croyons....

Nous sommes donc, au début du processus, poussière d'atomes, chaos d'âmes, que vient fédérer l'Esprit-Saint; il en résulte une Eglise, une "assemblée", où tous gardent leur quant-à-soi respectif, mais renoncent à l'exercer, par la condescendance de la charité. Il n'y a dans pareille conception, aucune place pour une ecclésiologie, puisque l'Eglise y garde un caractère adventice et superficiel.

| - - - - - -

" Je crois en l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique". Je ne crois pas en l'Eglise, quelle qu'elle puisse être par ailleurs, et ensuite à tel-

les "notes" accidentelles : unité, sainteté, etc. Je ne crois pas en je ne sais quel être indéterminé, non-qualifié, "vide", qui serait "existence" pure, sans plus. Mais je crois à une certaine Eglise donnée, celle-là et nulle autre, dont l'existence ne se conçoit et n'"est là" que déterminée, qualifiée par ses attributs essentiels, ses "notes" : je crois à cette Eglise, non pas comme en un concept vidé de sens, mais en tant qu'elle est une, sainte, catholique et apostolique. C'est celle-là, et nul éon gnostique, qui m'est révélée pour que j'y croie (car à la révélation coorespond la foi ; il y a la corrélation : telle révélation, telle foi). Et l'Eglise visible est pour moi le symbole de l'invisible, car un symbole, au sens des Pères, n'est pas une chose distincte ~~XXXXXXXXXX~~ de la réalité symbolisée, mais cette même chose, considérée sous un autre aspect, donc un amalgame, une symbiose, dont le composé humain pourrait servir, mutatis mutandis, d'analogie. L'Eglise "céleste" se révèle à moi comme "terrestre", c'est à dire comme, ici-bas, et malgré la vie d'ici-bas, une, sainte, etc.. Ces "notes" constituent sa "terranéité"; elles font qu'elle est sur cette terre, un "symbole". Il y a dans l'Eglise, en tant que céleste, un quadruple caractère que manifestent, sur cette planète, dans le terrestre, l'unité, la sainteté, etc. Ces "notes" constituent sa "révélation"; à ces sources de "fruits" nous la jugerons. Il ne me suffit donc pas, et ne peut me suffire, que la chose symbolisée soit une, sainte, etc.. Cette caractérisation de la seule invisible serait docétique. Mais, si la réalité symbolisante et visible était, à l'encontre, seule une, sainte, etc., je ne serais pas d'avantage satisfait par cette conception prosaïquement terre-à-terre, purement juridique et administrative, classique caricature de l'ecclésiologie romaine dans les milieux orthodoxes, protestants et surtout "catholiques non-romains".

L'Eglise n'est pas un éon gnostique, inqualifiable, ^{à cette dernière instance, unique} indéfinissable, indéterminable. Mais elle est, existentiellement et subsistentiellement la ~~XX~~ croissante emprise de la Sagesse divine sur l'inertie et la passivité - illabatur tetrum chaos - elle est la graduelle et douloureuse conformation du monde (sans cesse arraché en elle, plus que par elle, en elle par le St. Esprit, à sa déliquescence naturelle, à l'hypothèque du néant, si bien exprimée par Job) la conformation du monde, dis-je, à l'inépuisable et suscitatrice idée que s'en fait Dieu, à cette synthèse "infiniment bariolée", comme dit St Paul, et qui l'est précisément parce que son unité, sa souveraine simplicité, sa parfaite identité avec l'être même de Dieu, la constitue principe de toutes les essences, omnipotentis, universelle possibilité (non passive et réceptive, mais active et fécondissime), moteur immobile, source de toutes les "forces" qui font les êtres ce qu'ils sont (1), de toutes les

"formes" qui font les êtres ce qu'ils sont (2), de toutes les essences dis-je, manifestées, non-manifestées, manifestables et non-manifestables, Mère première du silence et de la parole. Comme le "second Dieu" de Platon dans sa République, cette Sagesse, dont le Christ-Homme-Dieu est les prémices, le "Premier-Né" (en tant qu'humain, donc que théandrique), mais qui, loin de se borner à Jésus, doit "informer" la création tout entière. ("elle atteint avec force et douceur d'une extrémité du monde à l'autre"), l'Eglise, en un mot, total des créatures divinisées et diminissables, "s'étend sur l'univers en forme de croix", comme répète Nicolas de Cuse après Platon, et ses quatre directions fondamentales, son mouvement vers les quatre points cardinaux de son imprévisible avenir, Rose des vents spirituelle, ont pour noms : Unité, Sainteté, Catholicité, Apostolicité.

Pour le Chrétien, infini n'est pas synonyme d'indéterminé, mais de parfait, d'incommensurablement, d'inépuisablement soi-même, d'illimité. Bien-entendu, ce perfectum, ce teleion, n'est pas "achevé" en ce sens qu'un devenir - subi, et qu'est-ce qu'un devenir qu'on s'impose à soi-même ? Celui qui a de quoi parvenir à la fin, qui trouve en sa seule nature de quoi réaliser celle-ci, virtuellement déjà pleine possession de cette fin et ne perd pas son temps à ~~XXXXX~~ baguenauder en cours de route ! - en ce sens dis-je, qu'un devenir doit y avoir, acheminé. Mais, dès qu'il existe, le "parfait" est "achevé", autrement dit : il est lui-même achèvement, perfection. Telle est la perfection chrétienne : "Quand viendra (au futur, pour nous, mais au présent pour soi-même) quand viendra le parfait...." dit St. Paul, faisant écho à Jésus Lui-même ; "Alors, viendra la fin", le but. Pour nous, chrétiens, infini n'est donc pas synonyme de "tonneau des Danaïdes" (la Schlechte Unendlichkeit de Hegel), d'inachevé, de devenir n'atteignant jamais son but, mais de plénitude absolument réussie (et la plus réussie est celle qui doit tout à soi-même, rien au devenir), réussie de par sa propre essence, sans aucune acquisition; il s'agit donc de plénitude harmonieuse, combinant le maximum d'effet avec le minimum d'efforts (moins un être doit agir pour réussir, plus il est lui-même, en lui-même et de par lui-même et lui seul, fécond et parfait, et il va de soi qu'à la limite il s'agit de l'être à qui son existence même sert d'action). Or, cette identité de l'être et de l'agir, appelons-le simplicité; c'est la caractéristique, l'état d'un être en qui les diverses manifestations de l'existence ne procèdent pas de "facultés" devant s'exploiter par le devenir et d'ailleurs "juxtaposées" (au moins dans la pensée) les unes aux autres. Mais puisque l'Eglise est le plan divin en mouvement, la Sagesse active, l'agir de Dieu, effluant de ~~XXXXXXXX~~ Son être (nous parlons ici la langue de

l'"imparfait", comme dit l'Apôtre) et, comme tout ce qui procède de Dieu, possédant soi-même être et vie - à cause de la fondamentale identité - puisqu'elle est extensivement le Fils, l'incarnation totale du Verbe, ^{ple-}~~pie-~~ narus Christus, en tant que Logos prophorikos, en même temps que l'Antique Mater, la Sagesse première, Sigê, " le Silence d'où jaillit le Verbe" (Ignace d'Antioche), en tant que Logos endiathetos, puisqu'elle est l'agir provenant de l'être et y retournant (St. Jean insiste sur ce périple du Fils), il y a là systole et diastole, épanouissement de l'unité vers la diversité, en même temps qu'assomption du multiple dans l'Un. Pour pouvoir inexhaustiblement réaliser tous les possibles, il faut donc qu'en l'Eglise, dans sa nature - (incommensurablement supérieure à la société organisée, ici-bas constatée empiriquement connue - rien ne puisse être jamais suffisamment exprimé. Tout ce qui le manifeste, quel qu'en soit l'abondance, donc être à l'Eglise ~~XXXXXXXXXX~~ comme rien : il faut qu'il reste infiniment plus à manifester, il y a là comme une nullité des "phénomènes" à l'égard du "noumène". En fait, par conséquent, impossibilité de diviser, de partager ; elle reste immuablement la même (hier, aujourd'hui, éternellement). Ce mystère de l'unité de l'Eglise, de son essentielle simplicité, principe de sa périphérique diversité, à sa racine, dans le mystère même de Dieu, Créateur, Ultra-Unité principe de la multitude, mystère divin que l'Eglise réverbère analogiquement.

Or, dans l'Evangile johannique, le Christ prononce à plusieurs reprises: " Qu'ils soient tous parfaits, teleioi, achevés, terminés, plénifiés, qu'ils soient leur fin, dans l'unité ! " Cette perfection n'a rien de vague, ni d'indéterminé, de "cartilagineux", de fluent, car la "Schlechte Unendlichkeit" relève du chaos et non de la perfection : elle est li indéfini. Mais de même que la "plénitude de la divinité habite corporellement dans le Christ" (Colossiens), donc de manière précise et "donnée, il en est ainsi pour l'Eglise, "qu'ils soient tous Un, comme Toi et Moi, ~~XXXXXXXXXX~~ ô Père, sommes Un". Qu'est-ce à dire ? Est-ce l'unité morale de trois dieux ? Est-ce accord, symphonie, unanimité, sobornost ? Y a-t-il Concile oecuménique du Père et du Fils et du Saint-Esprit ? Non, vous le savez mieux que moi, pauvre autodidacte et pas théologien pour un sou : tout est commun aux Trois, c'est à dire mutuellement et réciproquement Un. Seule est propre à chacune des Personnes Sa fonction différentiatrice (paternité, filiation, spiration ou, comme disait le Cardinal de Cùss, nexus. Mais il n'y a très rigoureusement qu'un seul Dieu, et il n'y a de même qu'une seule Eglise, sedes speculumque Sapientiae. Il est Un, et elle est Une. Il est saint, et elle est Sainte, Il est Principe, auteur et conservateur de toute vie, de la multitude, et Elle

est Catholique. Il est sauveur, rédempteur et sanctificateur, et elle est Apostolique.

Effulgence trinitaire, l'Eglise manifeste donc, comme "note" fondamentale, l'unité. Elle même à pour but de réaliser ici-bas l'unité, d'abattre le mur de séparation et des deux ne faire qu'un" (Ephésiens), car entre le Christ et l'Eglise il m'est possible de distinguer, peut-être, mais non de séparer. Dès la Pentecôte surtout, comment établir une différence entre la semence - "mon serviteur le Germe", disent les Prophètes; "la semence incorruptible" dit St. Pierre - et le fruit, entre le grain et la ~~frondaison~~ frondaison : s'agit-il pas du même arbre ? "Un vigneron avait planté sa vigne...." A tout instant, la tendance naturelle au monde (abandonné à lui-même) serait l'émiettement, la "fuite par la tangente"; or, l'Eglise agit ici comme une force centripète, ou mieux : elle est le centre d'attraction; plus précisément encore : la masse entière, cohésive et trouvant dans un ordre immanent de quoi résister à l'insidieuse et constante attraction du chaos : Jerusalem, quae aedificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.....

Agere sequitur esse. Promotrice d'unité, "venue au monde" pour réaliser l'unité, pour communiquer au monde l'unité même qui joint entre Elles les Trois Personnes, comment l'Eglise ne porterait-elle pas, au plus de sa nature, la griffe de cette unité? Et, puisqu'elle est objet de foi - et je vous ai exposé déjà comment j'entends cette dernière - puis donc qu'il faut en elle juger l'invisible d'après le visible et scruter le "symbole", puisqu'enfin en elle, dirai-je avec l'Apôtre, en elle, mémorial et prolongement vivant du Christ, "habite corporellement la plénitude de la Divinité" - car, de ^{pr} son essence même, elle est éminemment médiatrice - comment concevrait-on que tout, en elle, ne fût pas unité, facteur d'unité, manifestation d'unité et signe d'unité ? Comment, pourrait-elle dire : NOUS, et non JE ? S'il vrai que Pie IX ait affirmé : Je suis l'Eglise, entendons par là qu'il s'est tenu pour le très "normal", l'indispensable, le "corporel" signe d'unité, grâce auquel ici-bas, dans les conditions de notre vie terrestre, le NOUS fait place au JE.

Unité "métaphysique" et "simple", toute divine, régissant en principe le déploiement subalterne de la diversité. C'est à cause d'elle qu'à cette diversité il n'y a point de limites. Une chose quelconque, appartenant au multiple, est tout au plus susceptible de provoquer, par sa causalité secondaire, l'apparition d'entités de son être à elle, lequel est limité, leur propre existence précaire et limitée (quantitativement et qualitativement). L'unité seule - celle qui précède tout l'ordre des nombres - peu

peut, infiniment, tirer de son fond "simple" des choses "toujours anciennes (par leur principe) et toujours nouvelles (par leur manifestation)". Cette capacité d'universelle diversité, dans le chef de l'unique, porte un nom personnel dans la Bible : Abraham, "le Père de la multitude", et un nom abstrait en théologie : la catholicité.

Aussi, la véritable Eglise est celle où, malgré les déficiences inhérentes à toute réalisation créaturelle, l'unité est à la fois l'origine, la fin, les moyens, le "climat", la réalité symbolisée et l'"espèce" symbolisante... Où je trouverai la passion, la nostalgie, le fanatisme de l'unité - malgré ses "verrues" dirait Montaigne, je suis assuré d'avoir découvert la véritable Eglise. Par contre, où l'unité n'est pas le premier souci, mais l'objet d'un vœu ~~platonique~~ "platonique", où l'on cherche à réaliser l'union, c'est à dire un ersatz (après coup) d'unité, la bonne entente, la conciliarité, soit la conciliation des contradictoires; où l'on subordonne l'unité au primat du nombre (racique, national, psychologique : telle mentalité est seule digne de l'Eglise, etc.°, je suis, d'avance, persuadé, que, malgré des apparences supérieures, malgré des systèmes plus séduisants et des hommes plus attrayants, manque l'essentiel de l'Eglise, c'est quelque chose d'invisible qui nous en révèle la divinité, et qu'un "signe" visible doit révéler "corporellement" (Colossiens) à notre foi.

J'aurais encore beaucoup à dire, mais le temps me manque, et voici plus d'une heure que je frappe inlassablement sur ma pauvre machine ! J'abrège donc la suite.

Ce qui me frappait ces temps-ci - car le problème de l'Eglise, et d'ailleurs tout le problème religieux, ne m'abandonne pas, et, à proprement parler, je n'arrive pas à "méditer", mais à tout instant le monde surnaturel s'empare de ma pensée : à table, en tram, au bureau littéralement : il s'ouvre et se déroule comme "le rouleau du livre" - ce qui me frappait dis-je c'est que les quatre "notes" de l'Eglise dérivent les unes des autres, non dans le "vide" de la pure logique, mais par enchaînement qui explicite toute la richesse de son essence. L'unité suscite la sainteté; celle-là a pour manifestation la catholicité, dont dérive enfin l'apostolicité. Ce qui est vraiment un, n'est divisible en fait ni en pensée, insoluble à l'analyse, soit physique soit mentale. L'Un reste identique à soi-même, n'étant pas composé de parties (fin de toutes théories, anglicanes et "oecuméniques", sur l'Eglise composée d'Eglises : le "cyprianisme" ecclésiologique). L'un n'est donc pas susceptible de corruption. Aucune atteinte au mal, aucune hypothèque du néant. Mais tout l'inverse : la possession plénière, dès le "début", de tout ce qui constitue essentiellement

son être et sa nature; la perfection. Or, sur le plan de l'action intelligente et délibérée, sur le plan spirituel surtout, surnaturel, cette perfection s'appelle sainteté.

En Celui qui "est lumière", la lumière morale et la lumière intellectuelle ne sont qu'une et même splendeur. Cette splendeur est inaccessible à l'homme (I Tim., 6:16), mais chacun de nous peut la pressentir. Dès que notre conscience, illuminée par la grâce, est aussi purifiée par un sincère effort vers la vérité morale, nous y ressentons, sans l'ombre d'aucun doute, la patiente et lente, mais sûre, activité déifiante de Dieu. Elle est "morale", au sens XI étymologique du terme, puisqu'elle informe nos moeurs, notre vie, interne et de relations. La loi morale n'est pas comme l'espace et le temps, un cadre imposé par Yahweh à Ses créatures, alors que Lui-même ne s'y soumettrait pas. Dieu nous révèle, au contraire, que ce qui est bien et mal pour nous, l'est aussi pour Lui. Justice et pureté ne re-présentent pas un idéal conventionnel et arbitraire. Le bien n'est pas seulement le bien parce que Dieu l'a voulu; le mal n'est pas seulement le mal parce que Dieu l'interdit. Ces deux termes opposés n'expriment pas des préférences ou des répulsions personnelles du Créateur. Il Lui serait impossible de décréter arbitrairement ce qui est bien et ce qui est mal. Certes, ce qui est la perfection morale n'existe pas extérieurement à Dieu; Il est cette perfection. Mais Il ne peut être que cette perfection.

Ne croyons pas, cependant, qu'une nécessité extrinsèque impose à Dieu la loi morale, qu'Il s'y soumet, comme un relatif à un absolu, et qu'Il l'applique comme un juge applique un code. Il n'y a pas de loi morale en-dehors de Dieu: Il est cette loi, qui ne peut donc être pleinement traduite en préceptes. Les subtilités les plus pénétrantes de la théologie morale ne peuvent l'exprimer adéquatement. C'est une conception juive, relevant de l'Ancienne Alliance, que de considérer la loi morale comme un ensemble d'ordonnances, comme un système d'obligations, un dédale juridique, un code purement extérieur à l'homme et qu'il faut suivre en "serviteurs" (Jean, 15:15).

Pour nous, chrétiens, qui sommes des "amis" et des "membres du Christ" (Jean, ibid.; I Cor., 12:27), la loi morale est essentiellement un idéal vivant. Cette "loi parfaite, qui est liberté", requérant l'amour et la coopération volontaire - obsequium rationabile (Rom., 12:1; Jacques, 1:25) - consiste dans l'imitation de la nature divine; plus exactement, elle se

consiste dans l'imitation de la nature divine; plus exactement, elle se réalise dans la mesure où nous laissons Dieu développer en nous Sa présence et Sa vie. C'est pourquoi la vie morale du chrétien, nous dit si souvent St Paul (surtout dans l'Épître aux Galates), est libre, infiniment profonde et simple : "Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait". La vie morale du chrétien ne consiste donc pas à faire scrupuleusement certaines choses, et à éviter non moins scrupuleusement d'autres, mais à demander à Dieu, de toute son âme, le don de son amour. Quand on l'a, cet amour, lui-même porte ses fruits : "Demandons en premier lieu le Royaume de Dieu", soit Son Règne dans nos cœurs par l'effusion de son amour, "et TOUT le reste nous sera donné par surcroît" (Matt., 6:33).

Mais, parler de "loi morale" à propos du Dieu vivant, c'est s'éliser dans l'abstrait; l'idée, comme l'image, de loi, connotant, semble-t-il, l'impersonnalité, l'indifférence, quelque chose d'implacablement serein. Et certes, la sérénité de l'Éternel est absolue, car il réalise pleinement Son propre idéal de perfection morale, sans lutte, effort, ni même devenir. C'est sa nature même qui s'épanouit dans cette réalisation infinie. Mais toute l'énergie, toute la puissance, toute l'actualité de Son être divin s'exprime en Sa vie morale, en Son "caractère". Il n'est pas seulement "pur" (Habakuk, I:13), pour n'avoir jamais été souillé par le mal. Il n'est pas seulement "fidèle" (I Cor., IO:13; I Pierre, 4:19), pour avoir toujours secouru quiconque L'implorait. Il n'est pas seulement "juste" (Psaume 7:9; 2Thess., I:6), pour vouloir que s'épanouisse dans le monde la scrupuleuse rétribution des actes libres. Car pureté, justice et fidélité peuvent habiter dans une âme plus ou moins apathique et passive Mais Dieu est SAINT. Et, quand nous attribuons à Dieu la sainteté, nous faisons plus que synthétiser toutes ses vertus, toutes ces forces morales, que nous examinons séparément, comme la lumière réfractée dans un prisme. Nous en exprimons la vivante unité, la foncière, féconde, créatrice et vivifiante identité. Cette unique virtus, nous en affirmons l'éclat, la beauté, la fulgurante intensité, le caractère conquérant, en attribuant à Dieu la sainteté. Dieu, parce qu'Il est saint, brûle d'amour pour toute grandeur et toute générosité, et de colère, d'indignation, contre tout ce qui dégrade et avilit: "Yahweh est juste; Il aime la justice : Il est saint" (Psaume II:7).

C'est cette notion de sainteté divine qui nous permet de comprendre les paroles étranges et violentes par lesquelles les Prophètes expriment l'ardente indignation de Dieu contre le mal, la "colère de la colombe", comme dit Jérémie : "Yahweh est un Dieu jaloux, Il se venge : Il déborde de fureur. Certes, Il est lent à la colère, mais il ne laisse pas le mal sans punition. Qui résistera devant Sa fureur ? Qui tiendra contre Son ardente colère ? Son indignation se répand comme le feu et les rochers se brisent devant Lui. Mais Yahweh est bon, Il est un refuge dans la détresse, pour tous ceux qui se confient en Lui. Quant à ses ennemis, Il les ~~pour~~ poursuivra jusque dans les ténèbres" (Nahum, I:2-8).

Pour un certain christianisme émasculé, la sainteté semble être synonyme de l'absence du mal, ce que les Allemands appellent la "Brafheit"; mais cela tient à ce que nous ne connaissons que négativement, depuis la chute, la véritable et positive ~~beauté~~ beauté morale. Le Christ et la vie de l'Eglise nous révèlent la sainteté, mais nous n'en saisissons généralement que la frange ~~extérieure~~ externe, certains phénomènes "mièvres" dit Bossuet. Or, la haine elle-même que Dieu porte au péché n'épuise pas la pleine mesure de son amour de la justice; car le péché appartient à l'univers des choses finies, alors que sans bornes est la justicia (Psau-me 70: 15). Ce qui nous attire irrésistiblement vers Dieu, pour peu que nous laissions sa grâce assainir notre nature, c'est précisément cette Sainteté par laquelle Il prend toujours parti, cet inflexible amour de la pureté (au sens où St Jacques oppose celle-ci à la "duplicité du cœur, la one-pointedness), ce totalitarisme du Bien diffusif de Soi, ce jugement porté sur Son oeuvre par le Créateur. Et, comme Dieu, qu'elle reflète, l'Eglise, effulgence de la vie trinitaire dans le monde créé, est sainte parce qu'elle est une : "Soyez saints, parce que Je suis saint" (Lévit., II:44 et I9:2). De même que l'unité est en quelque sorte la teneur, la qualification immédiate de l'Eglise, ainsi la sainteté constitue-t-elle la teneur, le "sens", ~~de~~ la qualification première de l'unité. Dans la mesure où l'Eglise, mystère, se laisse pressentir, l'unité en donne la clef; de même, la sainteté "explique" l'unité. Celle-ci semble être dans le domaine des "moyens" et des finalités relatives, la raison d'être de l'Eglise; à son tour, la sainteté serait la raison d'être de l'unité. Or, parce que l'unité doit aboutir à la sainteté et s'exprimer par elle, parce que l'unité ne peut pas se manifester autrement que par des "formes" traduisant chacune à sa façon le bienfait de l'unité, qui est le retour vers elle, la "théotropie"; parce que la sainteté, fruit de l'unité, explicitation de l'unité, est l'unité : consciente, voulue, embrassée, saturant tout l'être moral et spirituel des créatures intelligentes, elle leur

confère, sur leur plan d'action délibérée, de volonté libre, la fécondité dont j'ai parlé plus haut, le don - propre à ~~la Pentecôte~~ l'unité - de susciter le multiple et la diversité. C'est, depuis la Pentecôte, le "don des langues" : quoi qu'on dise ou qu'on taise, être compris au plus profond de chaque âme, in mente cordium, en dépit des langues, nationalités et mentalités différentes ; à sa limite, ce don nous fait communier avec la création tout entière, selon le chap. 8 de l'Épître aux Romains et les promesses divines de restauration absolument universelle, même pour la créature subhumaine, victime de notre faute. Identifiés au Logos, nous parlerions à chaque créature la langue qui lui convient ; nous serions pour elle, compte tenu de son niveau d'être, comme des Verbes divins. ~~Tels~~ Tels étaient, en Eden, les rapports d'Adam avec les mondes animal et le monde végétal : une parfaite et universelle communion. L'homme médiateur autrement qu'en théorie. L'homme, face de Dieu pour la création d'en dessous. C'est le privilège paradisiaque qu'ont reçu certains saints. François d'Assise par exemple, ou tels chrétiens que les colombes venaient en foule entendre parler du Christ et de la Vierge (je songe à Soloviov). Ce don d'universelle, de cosmique compréhension - "Se faire tout à tous" - c'est la catholicité.

Ce charisme prend la connaissance naturelle, avec son caractère absolu, par lequel le connaissant devient toutes choses inchoativement, sans identité totale, sans coïncidence parfaite, mais assez quand même pour qu'il y ait certaine identité, et identité certaine ; et il la plénifie en la surnaturalisant. C'est vraiment "connaître par l'amour" ! C'est vraiment "s'élever" - ou plutôt être élevé - pour attirer à soi toutes choses" en s'abaissant à elles. La catholicité est l'expression de la connaissance surnaturelle (I). Ce charisme d'universelle adaptabilité est régi par la charité. Les Orthodoxes en disent autant, mais non dans le même sens. Au contraire ! Jugez-en plutôt : d'en-bas, des indivi-

(I) Pour se faire comprendre de tous les types humains, il faut que d'abord l'Église les ~~comprene~~ comprenne. C'est ainsi que nombre de Pères ont compris la catholicité. Spirituelle, ontologique d'abord. Ethico-géographique ensuite. D'abord intérieure, ensuite extérieure. Telle brochure d'un Evêque sur la catholicité présente celle-ci comme un rayonnement à travers le globe ; de sorte qu'elle croîtrait, somme toute, en raison directe de la faculté des communications, et que l'Armée du Salut serait, elle aussi "catholique" !

dus, la bonne volonté suscitée par l'amour établit des liens, rejointoie le Corps sacré, et somme toute on peut dire qu'elle le crée. Pour nous, catholiques, la charité rayonne du centre, à la fois préexistant et en voie de développement - ante rem et in re, "Je bâtirai" dit Jésus, "en vue de bâtir", dit St Paul) - alors que pour nos frères séparés, la charité émane de la périphérie et littéralement fait le centre - in re et post rem. Pour une fois c'est l'Occident qui platonise ! Le mouvement même sur lequel l'unité cesse de trouver en soi sa satisfaction - de "considérer son égalité avec Dieu comme une proie à serrer" (Phil., ch. 2) - et se dilate, de sorte qu'ouverte au-dehors et fécondée elle prend le nom de sainteté, qui est encore l'unité, mais renonçant à soi-même sous l'emprise de l'amour... ce mouvement, c'est précisément la charité. Du centre, ce rayonnement atteint la circonférence, la création, et là, derechef, comme au centre, notons un couple passif-actif, puissance-acte, concentration-expansion systole-diastole : l'unité-sainteté du centre devient, à la périphérie, catholicité-apostolicité. Cette respiration profonde de l'Eglise clôt, dans le chef du Christ mystique, ce cycle des rapports entre son Chef et Dieu, dont Jésus parle à différentes reprises dans le quatrième Evangile. De même que l'unité, pour réelle qu'elle soit, est au centre le principe de la sainteté, sa virtualité - comme le père l'est pour son enfant - ainsi, à la circonférence, la catholicité devient à son tour principe, capacité, puissance suscitatrice; et, comme l'unité s'exprimait par la sainteté, ainsi la catholicité s'exprime par l'apostolicité. Unité et catholicité jouent ainsi le rôle d'états intérieurs et manifestés; sainteté et apostolicité, d'actes ad extra et manifestateurs. Et, d'autre part, de l'unité à l'apostolicité, chaque "note" est en quelque sorte le principe de la suivante et le "fruit", l'explicitation de la précédente. Envoyer (Son Fils dans le monde, par exemple, et ce Fils "total" c'est l'Eglise), missionner, rayonner, c'est : apestalkein. L'Eglise est envoyable et capable d'envoyer à son tour, c'est à dire catholique. Et, en fait, elle est envoyée et à son tour elle envoie, c'est à dire apostolique. Seule, la véritable Eglise est vraiment et pleinement apostolique, c'est à dire qu'elle est missionnaire, et que son activité missionnaire est l'ultime manifestation et expression de sa catholicité, donc ultérieurement de sa sainteté, et en fin de compte de son unité. Les sectes, ou bien manquent totalement de l'instinct apostolique, ou bien le pervertissent et en font un facteur de multiplicité, de désunion (comparer la "politique indigène" des missions catholiques avec le nationalisme des missions protestantes).

Voilà quelques unes des remarques qui me viennent au bout des doigts.

Dom L...vient de m'écrire qu'il y en a de "fortes", voire d'"éblouissantes", De telles expressions, pour inspirées que je les croie - partiellement - par l'amitié, donc exagérées, me réconfortent pourtant, et j'en ai parfois besoin, puisqu'il ne m'a jamais été donné de trouver une tribune catholique. Tel mystique effervescent, bourré de pragmatisme et vide de toute précision dogmatique, a été hissé sur le pavois par tout ce qui, dans l'Eglise a cervelle pour juger. Et le voilà pontife d'un vague panthéisme se réclamant à la fois d'Eckart et d'Houston Stewart Chamberlain, et relevant plutôt de l'acosmisme védantin, sauce René Guénon. **P**our que, dans les milieux "bien pensants", il m'ait toujours été impossible de faire prendre au sérieux quoi ce soit de mon crû, dois-je croire qu'au fond mes élucubrations ne valent guère pipette ? Mais, vous m'en demanderiez-vous, si le fruit de mes cogitations était égal à zéro ? Je serais heureux d'apprendre de vous à quoi vous attribuez cet échec total, cette voix clamant dans le "désert" ?

Très bientôt, j'espère avoir la joie, avant votre départ définitif in eremo, d'un entretien copieux avec vous. Entretiens, cher et vénéré Monsieur le chanoine, je vous prie de croire à la sincérité de mes sentiments filialement affectueux et respectueux en J.-C.
